



## Charles Verrier au service de la France durant la guerre 1914-1918

Monseigneur PHILIPPE VERRIER

**Résumé :** Dans son livre *Charles Verrier au service de la France (Blois, septembre 2015, édité par l'Association des Amis du Musée de la Résistance, de la Déportation et de la Libération. 124 pages, 120 illustrations et 18 cartes)*, l'auteur présente la vie du commandant Verrier. Celui-ci a servi pendant la Grande Guerre, depuis la Belgique jusqu'à la Marne. La cavalerie devenant inopérante, il est conduit à choisir l'infanterie, au 4<sup>e</sup> zouaves. Reprise des forts de Verdun, Chemin des Dames, seconde bataille de la Marne le mènent, après deux blessures, jusqu'à Strasbourg en novembre 1918. En septembre 1939, il reprend du service, se bat courageusement, il est fait prisonnier en juin 1940. Rapatrié en 1941, résistant, il commande les FFI, qui libèrent Vendôme. À la tête du 2<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> RIA, il part pour le front de Lorient où il meurt tragiquement avec le colonel de la Vaissière, en décembre 1944. Un exemple de courage et de service de son pays.

**Mots-clés :** Chasseurs d'Afrique, Rossignol, Zouaves, Marne, Verdun, Hurtebise, Malmaison, Strasbourg, Lorient.

Charles Verrier est né en Algérie, le 26 juin 1885. Il avait donc vingt-neuf ans quand éclata le conflit. Son père, Charles-Léa Verrier, est originaire de Morée, cette

origine expliquant qu'il soit cousin de la famille Loiseau de Fréteval et donc de la famille Genevée résidant à la Fonderie. Charles-Léa, géomètre, arrivé en Algérie vers 1875, a épousé Cécile Cailhol dont le père, d'origine provençale, y était installé depuis 1835.

Une enfance heureuse avec deux frères, Noël, son aîné, et Louis, son cadet, qui sera porté disparu dès le mois de septembre 1914, lors de la terrible bataille des Ardennes. Un service militaire de trois années où, excellent cavalier, il sera chargé par son colonel de dresser les chevaux les plus difficiles. Après une opération à Casablanca, il termine son temps comme cavalier de 1<sup>re</sup> classe.

### Retour de captivité

C'est à Vendôme que j'ai entendu mon père faire le récit des événements de 1940, puis de ce qu'il a vécu durant ce qu'on a appelé la *Grande Guerre*. En effet, de juin 1940 au mois d'août 1941, Charles Verrier a été prisonnier en Allemagne et rapatrié comme ancien combattant de 14-18. Famille et amis sont réunis au 106 de la rue Bretonnerie (future rue du commandant Verrier) pour célébrer le retour du captif libéré. Après le déjeuner, dans un salon trop petit, assis sur le tabouret du piano, il raconte. Il lui a fallu insister pour pouvoir servir son pays. Vieux capitaine, depuis 1918, il a



**Fig. 1** : Avril 1940, avec Clouard, au second plan, la tribune avec le général Giraud.

encore trois enfants à charge et il est âgé de cinquante-quatre ans. Rayé des cadres, il réussit cependant à contracter un engagement pour la durée de cette prochaine guerre qu'il pressent imminente. Il veut encore servir son pays. Il est mobilisé et part en septembre 1939. Affecté aux 605<sup>e</sup> pionniers, il demande l'appui de son ancien chef de bataillon de 1917, au 4<sup>e</sup> zouaves, Henri Giraud, devenu le général commandant la 9<sup>e</sup> armée, pour être muté dans une unité combattante. Il est affecté alors au 95<sup>e</sup> RI de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée, un régiment d'active, où il retrouve trois de ses camarades du 4<sup>e</sup> zouaves. Avec Clouard, ancien comme lui du 4Z, il assiste à la manifestation sportive du 21 avril 1940. Il faut bien occuper les hommes durant ce qu'on a nommé *la drôle de guerre* (fig. 1).

Il est alors appelé par le général Giraud. Celui-ci le présente à son État-major : *Le quatrième du 4<sup>e</sup> zouaves. Vous voyez celui-ci, il porte la fourragère rouge et il est le seul du 4<sup>e</sup> qui a droit au port personnel de cet attribut. Il peut la porter avec orgueil et je l'en félicite.* Pour avoir droit au port personnel de la fourragère de la Légion d'honneur, il faut en effet avoir servi dans le régiment qui en est décoré pendant toutes les opérations qui lui ont valu cette distinction, avec six citations à l'ordre de l'Armée...

Survient rapidement l'offensive allemande qui envahit la Belgique. Pour s'y opposer, la 9<sup>e</sup> Armée atteint la frontière des Pays-Bas. Mais la percée foudroyante de Sedan où s'engouffrent les blindés allemands oblige le commandement à rappeler ses troupes sur le sol national. C'est une descente chaotique dont témoigne une note manuscrite du général Dessalin qui conduit Charles Verrier vers Le Cateau (le Cateau-Cambrésis du traité), que son bataillon est chargé de défendre : *La rapidité avec laquelle s'est décidée la bataille que nous allons livrer et la vitesse de mise en place des moyens d'exécution sont un gage de succès.*

*Cependant, ces conditions favorables n'ont pas permis d'aboutir à la précision et au fini dans la préparation qui nous étaient familiers.*

Cette note écrite au crayon sur une feuille de carnet donne une idée des moyens mis à la disposition d'un général de division, en juin 1940 !

Charles Verrier raconte cette défense du Cateau par ces quelques lignes écrites en captivité : *Le Cateau est aussitôt bombardé par les Allemands. Artillerie et aviation pilonnent en particulier la rue qui monte du bouchon, [point d'appui qu'il commande] à la place de la mairie et le ruisseau.*

*À ce moment, nous voyons arriver de la direction de Bazuel 19 chars allemands. Notre canon de 47 fait des prodiges, mais, hélas, ne peut les détruire tous... En deux jours il en aura détruit 15 à lui tout seul. Trois autres sont détruits par une batterie du 3<sup>e</sup> d'Artillerie. Comment tirer ? Nous n'avons plus que très peu de munitions et nous n'avons jamais touché nos armes antichars. Les soldats français se sont bien battus mais que faire dans une telle désorganisation sinon décrocher ?*

Pris, Charles Verrier tente de s'évader. Épuisé, il est repris après une marche de près de 24 km. Prisonnier, définitivement cette fois, de l'oflag de Nieubourg-sur-Weser, il n'a pas envoyé cette photographie pour ne pas inquiéter les siens : il ne pèse plus que 42 kg.

Il raconte alors la vie en captivité. C'est alors qu'il est interrompu par François Launay : *Assez avec celle-là... Racontez-nous l'autre !*

François Launay a obtenu pour les cadets de Saumur qu'il commandait ce traitement particulier d'être, chez eux, prisonniers sur parole. Les Allemands pourront donc l'envoyer en camp de prisonniers en Allemagne à la première dénonciation de Dangremont, collaborateur notoire, qui veut diriger le journal *Le Carillon* et pourra ainsi travailler sans entraves en faveur de l'occupant.

Grâce à cette intervention, nous avons entendu Charles Verrier raconter « sa » guerre, depuis août 1914 jusqu'au 14 juillet 1919. Cela était d'autant plus poignant qu'une sentinelle allemande montait la garde en face de la maison. Un grand drapeau rouge à croix gammée flottait sur notre rue... En le voyant, Charles Verrier avait dit à son épouse : *Tu ne m'avais pas dit que je serai encore prisonnier chez moi !*

## La Grande Guerre

Charles Verrier est parti d'Algérie au début d'août 1914. Il a écrit quelques notes pour un début de journal de guerre :

*Je rejoins, comme mobilisé, le 5<sup>e</sup> chasseur d'Afrique, escadron caserné à Blidah jusqu'au 8, ayant pour tout travail de nous occuper des chevaux et mulets de réquisition, nous en avons près de deux mille. Parmi les mobilisés, je retrouve quelques camarades de lycée. Nous ne nous ennuyons pas... Le 9, on demande des*



Fig. 2 : Chasseurs d'Afrique, le 16 août 1914.

*volontaires pour partir immédiatement au front. Tout le monde est unanime à croire que la guerre ne durera pas plus de trois mois... Je me fais inscrire avec tous mes camarades. Nous partons de Blidah, par étapes, jusqu'à Alger. Nous nous embarquons le 12 sur le transport « France ». Je n'ai pu embrasser les miens...*

Bachelier, il est nommé brigadier (fig. 2).

*Je suis affecté au 1<sup>er</sup> escadron du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Chaverondier. Suis au 2<sup>e</sup> peloton, sous les ordres du lieutenant de Clermont-Tonnerre. Le 19, nous partons dans la direction de la Belgique. Étant en pointe d'avant-garde, nous nous trouvons nez à nez avec un peloton de Uhlans. Sans perdre son sang-froid notre chef de peloton nous commande de charger. Nous partons derrière lui et nous ramenons quelques prisonniers. Premier contact avec l'ennemi. Le 20, nous sommes à Virton, rien à signaler sinon quelques patrouilles de cavalerie... Le lendemain, je peux embrasser mon frère Louis, nous passons une assez agréable soirée, je rejoins mon régiment à minuit.*

## La bataille de Rossignol

*Le 22, journée terrible. Je pars le matin avec mon escouade en patrouille en direction du village de Rossignol, à la frontière du Luxembourg. Toutes les maisons sont closes, je ne rencontre personne quand je pénètre dans le village, ce qui m'a fait pressentir que l'ennemi n'est pas loin. Il fait une chaleur épouvantable. Un de mes hommes me dit : « Tu sais, mon vieux, j'ai soif. Je vais mettre pied à terre et voir si je peux avoir de la bière. » Il frappe à la première porte venue, une bonne vieille en bonnet blanc vient et demande ce que nous voulons. L'homme lui explique sa requête...*

Ici se terminent les notes manuscrites qui nous sont parvenues. La suite est donnée à partir des souvenirs oraux de septembre 1941, repris par écrit en 1956. C'est le souvenir de ce récit qui constitue la trame de ce qui suit.

La vieille femme demande à Charles Verrier : *C'est vous le chef?* – *Oui.* – *Les caves du village sont pleines d'Allemands.* Elle ne peut sortir pour aller au puits et leur remet une bouteille d'eau de vie. Aussitôt, l'ordre du repli est donné. Pour sortir du village, il faut franchir un fossé, au sud. En franchissant l'obstacle, les cavaliers sont attendus par le tir des Allemands. Les premiers sont abattus. Charles Verrier ferme la marche.

*Si un jour je n'ai fait qu'un avec ma monture, c'est ce jour-là!* Ramassé sur son cheval, il est miraculeusement passé. Aussitôt arrivé, il va rendre compte. Son chef transmet son rapport au général. Le retour est surprenant et sévère. L'auteur du rapport est puni. Comme son chef s'en étonne, le général répond : *Vous, les cavaliers, vous voyez des ennemis partout.*

L'ordre d'attaquer est maintenu. C'est un affreux carnage, la défaite de Rossignol.

Charles Verrier termine ce récit : *Le soir même, le général s'est suicidé.*

La lecture des différents récits rapportant cette bataille rappelle la mort de plusieurs officiers généraux. Le général Raffanel, commandant la division, disparaît en effet dans la tourmente ayant combattu au plus près de ses hommes. On a retrouvé son corps près de la ferme du Mesnil, au nord de Breuvanne. Le général Rondony qui prend ensuite le commandement est blessé, puis tué par une patrouille allemande. Le général Montignault est fait prisonnier près de Breuvanne et meurt des suites de ses blessures.

Des 22 et 23 août 1914, le village de Rossignol garde le souvenir des neuf hommes de 17 à 72 ans de Rossignol et des 125 victimes d'Arlon, fusillés par les

Allemands. La trace de la bataille est inscrite sur le monument aux morts de Rossignol, sur lequel on peut lire : 4 577 tués des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> régiments d'infanterie coloniale, 474 tués du 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie coloniale, 365 tués du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, 204 du 5<sup>e</sup> dragons et 753 tués du 1<sup>er</sup> Génie, soit 6 373 jeunes hommes fauchés dès les premiers jours de la guerre.

Avec le *Journal de marche du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique et l'Historique*<sup>1</sup> du même régiment, il a été possible de retracer l'histoire des chasseurs d'Afrique.

L'évaluation des forces en présence est aussi éclairante : les Allemands du VI<sup>e</sup> corps d'armée présentent à Rossignol 12 bataillons et 14 batteries alors que les Français du CAC (Corps d'armée colonial) n'en ont que 6 et 9 batteries, à Saint-Vincent, 5 bataillons et 9 batteries contre 14 batteries et 6 bataillons. En résumé : 16 000 Français contre 32 000 Allemands. Il s'en suit des pertes qui ont été évaluées ainsi : 11 900 tués ou blessés pour le CAC contre 3 200 du côté allemand. En fin d'après-midi du 22, le capitaine Chaverondier, commandant le 1<sup>er</sup> escadron, et l'adjudant-chef Maylin restent seuls avec six hommes et trois chevaux. Ils rejoignent des débris du 3<sup>e</sup> colonial et le général Randoni. Ce dernier est tué. L'adjudant-chef tente de ramener le corps du général sur un des derniers chevaux survivants. Ce cheval est tué à son tour et ils doivent abandonner la dépouille du général. Le 1<sup>er</sup> escadron a été presque totalement anéanti : effectifs tués ou prisonniers, pris au piège de Rossignol. Plus de 3 000 Français furent faits prisonniers et avant d'être emmenés en Allemagne, ils furent parqués dans un clos dénommé par eux le camp de la misère où moururent de nombreux blessés.

Le 23 août commence la retraite générale. Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, du moins ce qu'il en reste, reçoit l'ordre de se porter dans la matinée sur Pin, puis Florenville afin de surveiller les bois au sud de Jamoignes et de Pin pendant que l'infanterie entame son mouvement de retraite.

Le sacrifice de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (3<sup>e</sup> DIC) et du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique n'a du moins pas été inutile : le corps d'armée colonial se dérobe sans encombre et les reconnaissances du 3<sup>e</sup> chasseurs ne donnent lieu à aucune rencontre.

Le 23 au soir, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique cantonne à Charbeaux. On peut donc légitimement penser que l'État-major français avait privilégié l'attaque en ligne de l'infanterie sans prendre en compte l'efficacité du tir allemand. Outre les tireurs d'élite, le feu était rendu terriblement efficace par l'utilisation massive des mitrailleuses.

La retraite se déroule sur près de 150 km, de Rossignol à Vitry-le-François, du 22 août au 6 septembre 1914. Un des soucis qui apparaît sur le *Journal de marche* est d'assurer pour les chevaux : eau, nourriture et repos. Trouver des bivouacs est indispensable (**fig. 3**).

1. *Journal de marche du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique*, numérisé sur le site : <http://service.historique.sga.defense.gouv.fr/> sous la cote 26 N 899/15. *L'Historique du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique pendant la guerre 1914-1918* édité par Berger-Levrault. 152 pages.

## La bataille de la Marne

Le flanc droit des Allemands est offert aux Français. Le résultat est-il dû à Gallieni ou à Joffre ? Ce dernier déclarait : *Je ne sais qui a gagné la bataille de la Marne. Je sais qui l'aurait perdue !*

Le général allemand von Kluck, commandant l'aile droite de l'offensive allemande qui a prêté son flanc droit à la contre-offensive victorieuse des armées alliées, pour sa défense, rendra aux combattants ce bel hommage : *Que des hommes ayant reculé pendant quinze jours, que des hommes couchés par terre et à demi-morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, que ces hommes soient les soldats français, c'est une chose avec laquelle, nous autres Allemands, n'avons jamais appris à compter, c'est là une possibilité qu'aucun de nos manuels de guerre n'avait jamais évoqué.*

La bataille de la Marne mettait ainsi un point final à la réputation d'invincibilité acquise depuis presque un siècle par les armées allemandes.

La contre-offensive du 6 au 16 septembre conduira la 5<sup>e</sup> armée de Vitry-le-François à Cernay-en-Dormois. Reprise de près de 60 km à l'ennemi.

## Utilisation de la cavalerie

Du 24 au 27 octobre, c'est la course à la mer. Une partie infime de la Belgique est sauvée par la destruction des écluses... Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique est envoyé à Nieupoort. Durant les offensives, on envoie la cavalerie pour le cas où les lignes allemandes seraient enfoncées. C'est le cas pour les offensives d'Artois et de Champagne (**fig. 4**). Mais les lignes ne bougeront pas suffisamment pour que la cavalerie soit utile.

Charles Verrier est nommé maréchal des logis, le 11 mai 1915.

Du 7 au 18 juin 1915, c'est l'offensive d'Artois. Les cavaliers vont parcourir des kilomètres mais n'obtiendront aucun résultat significatif. Lors de l'offensive de Champagne, ils mettront pied à terre pour se battre, du 19 août au 10 octobre, dans la région de la Main de Massiges.

## Passage de la cavalerie à l'infanterie

Une opportunité va être saisie par de nombreux sous-officiers de cavalerie : en passant dans l'infanterie, ils peuvent être nommés sous-lieutenants. Une liste de trois adjudants et de vingt-deux maréchaux des logis du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique sont ainsi nommés dans l'infanterie. Sept partent dans les chasseurs et huit dans les zouaves, les autres dans les tirailleurs ou régiments mixtes de zouaves et tirailleurs. Les sous-officiers suivent un stage de formation. Le carnet d'instructions

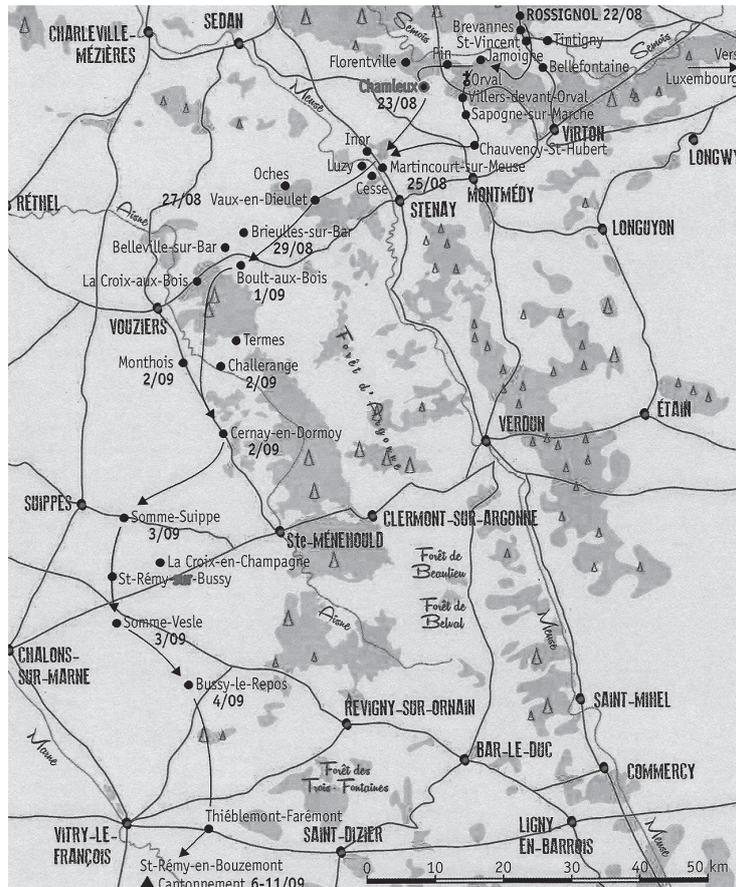


Fig. 3 : Carte : la retraite jusqu'à la Marne, 22 août-5 septembre 1914.

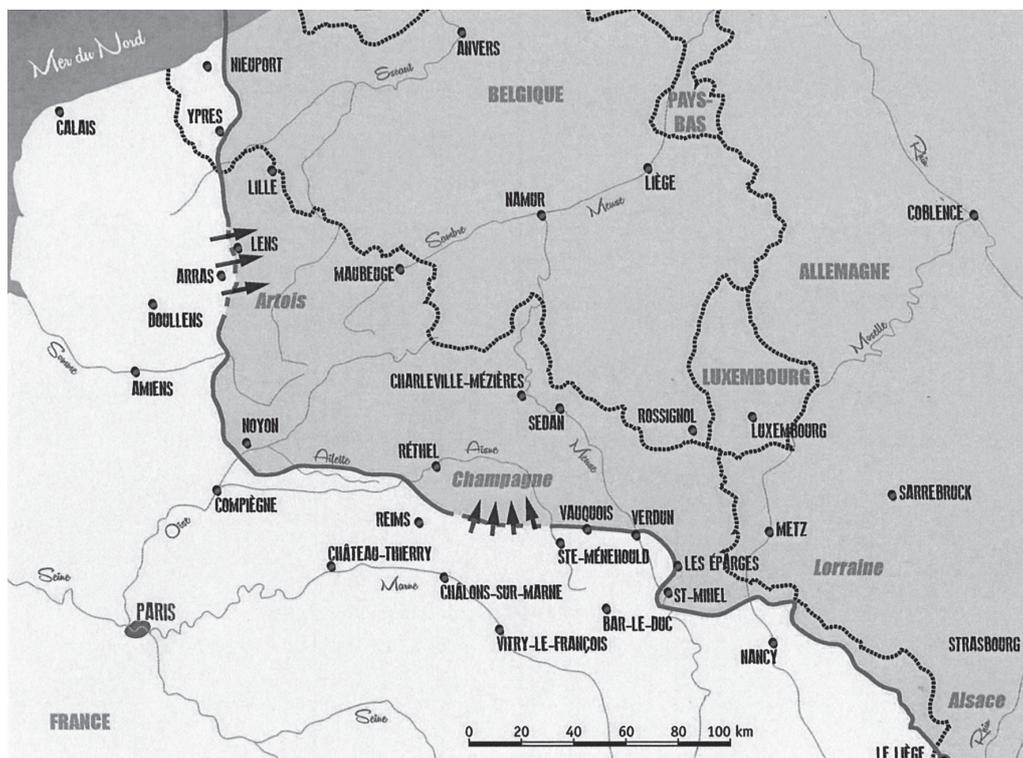


Fig. 4 : Carte des offensives de 1915.

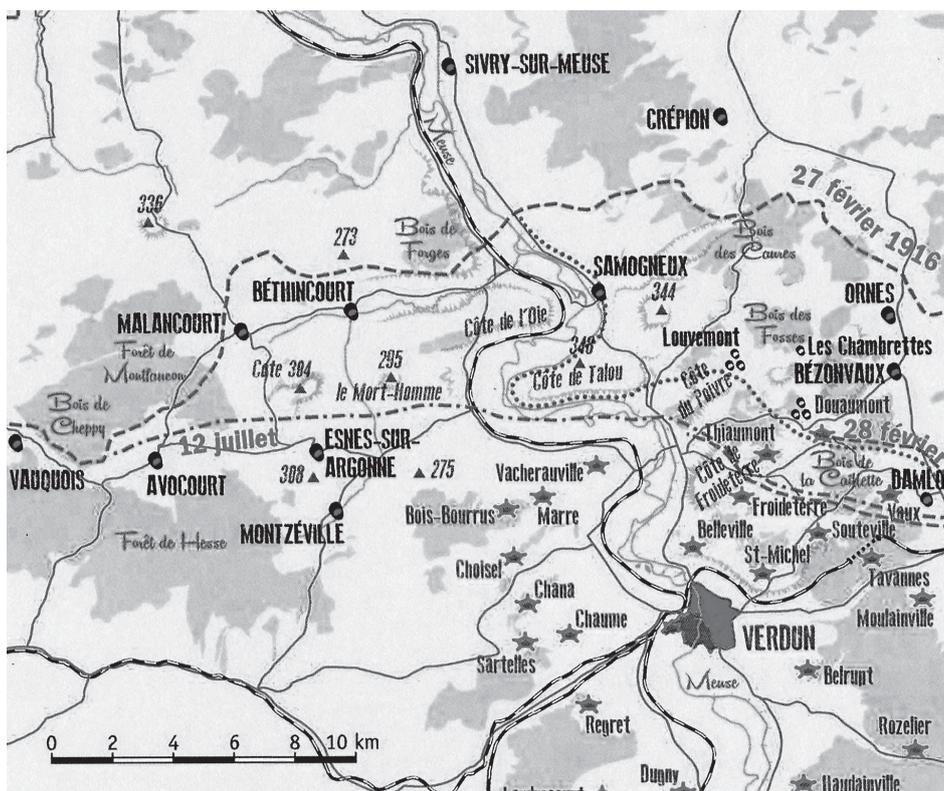


Fig. 5 : Carte des forts de Verdun.

de Charles Verrier montre l'enseignement sur les armes de guerre qui est donné aux nouveaux officiers.

Le 10 février 1916, Charles Verrier est nommé sous-lieutenant et il est alors affecté au 4<sup>e</sup> régiment de marche de zouaves<sup>2</sup>. On pourra suivre les opérations auxquelles il participe grâce au *Journal de marche* du régiment et à celui du 5<sup>e</sup> bataillon. *L'Historique du 4<sup>e</sup> régiment de marche de zouaves* donnera également de précieux renseignements. L'édition familiale est annotée de la main de Charles Verrier complétant ainsi les événements qui y sont décrits.

En 1914, les zouaves sont constitués par un recrutement uniquement européen, venant d'abord d'Algérie et de Tunisie, puis de toute la métropole (le 4<sup>e</sup> zouaves était stationné à Bizerte, en Tunisie).

Arrivé au régiment en février 1916, avec les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon, Charles Verrier combat à Verdun. Il réussira à « faire » tous les forts de Verdun sans une égratignure... Il sera le seul officier de son unité à réaliser un tel exploit, ce qui lui vaudra d'être appelé le vernis du régiment. Il aimait à dire : *Ceux qui reviennent ne sont pas forcément les plus braves, mais ceux qui ont eu de la chance !*

2. *Journal de marche du 4<sup>e</sup> régiment de marche de zouaves*, informatisé sous la référence 26 N 839/1 à 5, JMO du 5<sup>e</sup> bataillon 26 n 846/6. *L'Historique du 4<sup>e</sup> régiment de zouaves 1914-1918*, Imprimerie française à Bizerte.

## Verdun, la cote 304

Les différents théâtres d'opérations : côte 304, Vaux Chapitre, Douaumont, Bezonvaux, Louvemont, Les Chambrettes.

La cote 304 est une petite colline au nord-ouest de Verdun, une position de tir stratégique pour contrôler les combats se déroulant au Mort-Homme, à l'est. Son occupation coûtera aux Français 10 000 morts en 300 jours de combat.

Le 26 mai, le régiment est transporté en chemin de fer à Revigny, où il débarque le 27, cantonne à Rancourt le 28 et, par Jubécourt, gagne le bois de Saint-Pierre, en arrière de Montzéville. Le 30, le régiment quitte les bois pour relever, sur la cote 304, le 173<sup>e</sup> de ligne (fig. 5).

Les zouaves sont sur la colline sans nom, au milieu des morts, séparés du reste du monde par un cercle de feu. À la nuit tombante, ils quittent les bois qui les abritaient et où d'autres les remplacent ; à leur tour, ils suivent la grande voie qui conduit à la terrible colline. Du 31 mai au 5 juin, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons sont seuls en première ligne, le 3<sup>e</sup> occupe le sommet et la pente est de la colline, face au Mort-Homme ; le 2<sup>e</sup> est plus à droite dans le ravin de la Hayette. Dès le 1<sup>er</sup> au soir, se produit une alerte qui déclenche de part et d'autre un violent tir de barrage. Le lieutenant Vast, commandant

la 10<sup>e</sup> compagnie, est tué par une torpille. Le sous-lieutenant Jeanne le remplace.

C'est dans ces combats que Charles Verrier obtient sa première citation à l'ordre du régiment du 1<sup>er</sup> août 1916 : *Au front depuis le début de la campagne, rentré de permission le 2 juin 1916, a demandé à rejoindre sa compagnie en première ligne. Son commandant de compagnie ayant été tué, s'est porté immédiatement avec trois zouaves volontaires au secours de son chef et malgré un violent bombardement a réussi à le faire dégager.*

Le 1<sup>er</sup> juillet 1916, le *Journal de marche du régiment* note sobrement : *Pertes : 21 tués, 41 blessés, 1 disparu...*

Le 2 juillet, le 3<sup>e</sup> bataillon relève sans incident en première ligne un bataillon du 6<sup>e</sup> RI. Journée très calme. L'activité de l'ennemi se manifeste surtout par des tirs sur les deux lignes et sur l'artillerie française. Pertes : 15 blessés.

Les jours suivants, tirs de l'artillerie ennemie. Relèves. Le bilan du 1<sup>er</sup> au 19 juillet s'élève pour le régiment à 34 tués, 126 blessés, 3 disparus, 163 hommes mis hors de combat.

Pour apprécier ces pertes, il semble utile de rappeler quels sont les effectifs d'un régiment d'infanterie sur le pied de guerre. Il comprend trois bataillons de 1 000 hommes chacun, avec l'État-major, une compagnie hors rang et trois sections de mitrailleuses, soit un effectif théorique de 3 200 hommes.

Théoriquement, le 1<sup>er</sup> bataillon comprenait les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies de 250 hommes chacune (les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons ont disparu dès le début de la guerre). Le 3<sup>e</sup> bataillon comprend les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> compagnies. Le 4<sup>e</sup>, les 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> compagnies. Et le 5<sup>e</sup>, les 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>. Les compagnies sont commandées par un capitaine. Quatre lieutenants, sous-lieutenants ou adjudants commandent les quatre sections qui composent la compagnie. Mais en vérité, les effectifs réels sont loin d'être aussi nombreux. Ils sont complétés, au fur et à mesure des possibilités, par un dépôt régimentaire qui reçoit les mobilisés de plusieurs régiments d'active.

Pour soutenir le moral des combattants, des récompenses sont données, décorations, citations... 286 citations pour la croix de guerre.

Charles Verrier disait à ce propos : *Pour être cité, il faut se trouver au bon endroit, au bon moment, et être vu par quelqu'un!* Il est plus facile d'obtenir une citation à l'ordre de l'armée pour un officier que pour un simple zouave. Plus rares sont les citations accordées à des unités. Voici le texte de la citation qu'a obtenue la 11<sup>e</sup> compagnie, citation à l'ordre de l'armée : *Le 1<sup>er</sup> juillet 1916, sous l'habile et énergique direction de son commandant de compagnie, le capitaine Lassouquère a traversé un très violent tir de barrage d'artillerie lourde et a attaqué avec une énergie remarquable, d'un seul élan, une position qui venait d'être occupée par l'ennemi. A eu plein succès.*

## Permissions

Les soldats originaires d'Afrique du nord ne peuvent aller en permission dans leur famille proche située outre-mer. Ils sont accueillis par des cousins qui habitent en métropole. Ainsi Noël et Charles Verrier sont-ils reçus à Fréteval, à la fonderie chez les cousins Genevée. Les Verrier sont cousins de la famille Rentien dont les membres sont aussi cousins de Jeanne Loiseau, épouse de Pierre Genevée.

À Fréteval, Jeanne Genevée a ouvert à la gare un centre de secours d'où l'on peut apporter soutien et réconfort aux soldats blessés qui sont évacués vers l'arrière dans des trains de marchandises, centre ayant fonctionné jusqu'à la fin de la guerre.

## Vaux-Chapitre

Le 4 août 1916, le 4<sup>e</sup> zouaves est devant le fort de Souville, dernier rempart pour Verdun. Fleury et Thiaumont sont tombés. Le 4<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> bataillons sont en ligne. Le 3<sup>e</sup> est à droite sur les pentes est du ravin des Fontaines. Le 5, les Allemands déclenchent un très violent bombardement par obus de tous calibres sur tout le front du régiment. La première ligne, position tenue par la 19<sup>e</sup> compagnie, très en flèche dans le ravin des Fontaines et qui avait besoin d'être soutenue, ainsi que la carrière où se trouve le PC du colonel, sont particulièrement battues, tandis que Souville est soumis à un tir de démolition par obus de 305 et de 380. Les fils téléphoniques sont bientôt coupés. Les Zouaves, presque entourés par les Allemands, ne peuvent envoyer de coureurs vers l'arrière, ne comptant que sur eux-mêmes pour tenir devant l'attaque allemande qui se prépare. À 7 h 40, l'ennemi sort de ses tranchées et avance sur quatre vagues. La première ligne est traversée, le PC du chef du 4<sup>e</sup> bataillon dépassé. Tous combattent, les sections de soutien, la liaison du bataillon, les signaleurs et les pionniers contre-attaquent et repoussent l'ennemi qui est refoulé dans ses tranchées. Le capitaine de Clermont-Tonnerre, nouvellement arrivé au régiment, tient tête avec la 13<sup>e</sup>. À droite, le 3<sup>e</sup> bataillon repousse assez facilement l'assaillant sur la plus grande partie de son front. Dans le ravin des Fontaines, la 19<sup>e</sup> compagnie et les deux sections de la M/5 qui, au cours de la nuit, se sont placées en crochet défensif vers la droite du 3<sup>e</sup> et qui ont eu des pertes excessivement lourdes par suite du bombardement, subissent à leur tour l'attaque ennemie. Leurs hommes ne reculent pas, ils se lancent, au contraire, sur le bataillon allemand qui, déjà, croyait tenir le fort. Une lutte sauvage, rapide, s'engage aussitôt. Dans ce terrain bouleversé, l'alignement et l'ordre des sections ne peuvent être maintenus, les zouaves et les Allemands, mélangés, se fusillent à bout portant... Les obus des deux artilleries tombent au milieu des deux troupes et y creusent encore, plus que les balles, des vides profonds. Les survivants (2 sergents

et 14 zouaves) se rallient à la section de mitrailleuses ajustant leur tir sur les adversaires qui sont fauchés ou refluent en désordre. Cependant, le vide existant entre la 9<sup>e</sup> et la gauche du 59<sup>e</sup> RI n'ayant pas été comblé, l'ennemi s'y infiltre, descend dans le ravin des Fontaines et prend à revers les troupes de Vaux-Chapitre. Le front est de nouveau percé, la situation devient critique. Aucune troupe disponible, seul un peloton de vingt-quatre pionniers. Une contre-attaque est déclenchée sur deux compagnies ennemies qui sont refoulées grâce à l'allant de cette poignée d'hommes réussissant à maintenir le front et à ramener une quarantaine de prisonniers immédiatement accompagnés vers l'arrière. Ce groupe compact attire l'attention de l'artillerie ennemie. La plupart de ces hommes, les prisonniers et leur escorte seront tués ou blessés.

La première attaque ennemie a échoué. Le bombardement reprend avec une grande violence. À 11 h 30, une nouvelle attaque se produit dans le ravin des Fontaines, essayant de prendre à revers la 11<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> zouaves, compagnie de droite de Vaux-Chapitre. Elle s'entasse dans le fond du ravin, les trois mitrailleuses du sous-lieutenant Bonnefoy arrêtent net l'avance de l'ennemi. En cette journée, la 19<sup>e</sup> compagnie a perdu 90 % de son effectif, mais elle tient de nouveau, en fin de soirée, les positions qu'elle occupait le matin...

Et sur le front de Vaux-Chapitre, l'infanterie ennemie débouche encore en trois vagues précédées d'une vague de grenadiers. Les combats sont intenses. Massacre de la nouvelle attaque. Stabilisation du front. Cette journée a coûté au régiment 596 hommes hors de combat, tués ou blessés, et 11 officiers.

Le 6 août, matinée calme. Des Allemands sortent du fort de Vaux pour attaquer le ravin des Fontaines. Ils sont repoussés. Pertes : 2 tués, 29 blessés. Le 7, bombardement (105, 150, 210 et 305) intense sur le front Haie-Renard – Vaux-Chapitre, de 18 heures à 22 heures. Tir de barrage jusqu'à 23 h 30. Pertes : 6 tués, 29 blessés, 2 disparus. Le 8, ordres et plans d'attaque sont envoyés aux chefs d'unité du régiment. Exécution. Succès dans l'ensemble. Pertes : 15 tués, 48 blessés, 7 disparus. Le 9 et les jours suivants, tirs de barrage, attaques et contre-attaques se succèdent. Pertes : 11 tués, 15 blessés, 1 disparu. Le 10, pertes : 2 tués, 11 blessés. Le 11, pertes : 4 tués, 9 blessés, 3 disparus. Le 12, pertes : 8 tués, 23 blessés, 4 disparus. Le 13 août, le 3<sup>e</sup> bataillon se montrera très actif sur son front. Pertes : 7 tués, 17 blessés. Le 14, la 11<sup>e</sup> compagnie doit progresser dans la direction de Fleury. Pertes : 8 blessés, 1 disparu. Le 15, pertes : 10 blessés. Le 16, pertes : 8 tués, 17 blessés. Le 17, pertes : 1 tué, 1 blessé. Le 18 août, départ pour un repos bien mérité à Tronville-en-Barrois, jusqu'au 31 août. Du 31 mai au 18 août, le régiment a subi de lourdes pertes : 912 zouaves tués ou blessés, 21 officiers dont 9 tués.

Après ces combats héroïques, la liste des récompenses attribuées aux officiers, sous-officiers et soldats du 4<sup>e</sup> zouaves est longue... Le régiment reçoit alors sa

première citation à l'ordre de l'armée : *A donné à Verdun de nouvelles marques de la valeur dont il avait fait preuve depuis le commencement de la guerre, notamment à Steenstraete et sur l'Yser. Pendant la période du 5 au 17 août 1916, sous les ordres du lieutenant-colonel Richaud, a arrêté une attaque en force exécutée par l'ennemi contre un objectif important, a harcelé ensuite l'adversaire pendant douze jours consécutifs, par des contre-attaques répétées, lui enlevant de haute lutte plusieurs centaines de mètres de tranchées, trois mitrailleuses et de nombreux prisonniers valides.*

Charles Verrier reçoit une citation, la deuxième, à l'ordre de la brigade, dont voici le texte : *Officier remarquable d'entrain et de courage calme. S'est prodigué au cours des journées du 5 au 17 août 1916, donnant à son peloton un bel exemple de résolution, sous les attaques ennemies et les bombardements violents et continus.*

C'est donc à Tronville-en-Barrois, le 19 août, que le régiment prend un légitime repos. Il y reviendra les 20 octobre, 2 novembre et 11 décembre. Ainsi alternent les périodes de luttes intenses et des périodes de repos où, venant du camp de Rosny-sous-Bois, de nouvelles recrues sont incorporées pour combler les vides de la précédente opération. Ainsi en est-il des régiments d'attaque.

## Douaumont

Du 22 au 30 octobre, c'est la reprise par surprise du fort de Douaumont. L'ennemi, sidéré, a rendu hommage aux exploits des nôtres... Le 24 octobre, vers midi, sur les pentes du ravin de la Dame qu'ils gravissaient, tête basse, se rendant dans nos lignes, un officier supérieur, décoré de la Croix de fer, s'avance vers le capitaine de Clermont-Tonnerre, la main demi-tendue en un geste hésitant, les deux mains, l'une à serrer son revolver, l'autre à tenir sa canne, l'officier français se borne à fixer sur lui son regard : *Soyez sans crainte pour vos hommes, on ne leur fera aucun mal pourvu qu'ils se rendent.* Il répondit alors : *Vos Zouaves sont les plus beaux soldats que j'ai vus de ma vie.*

La surprise de l'ennemi a été complète; aussi n'a-t-il pas pu réagir violemment, mais le lendemain, le 25, nos reconnaissances se heurtent à des mitrailleuses... Charles Verrier, au cours de l'une d'entre elles, ne revient qu'avec sept de ses hommes... C'est alors qu'il prend le commandement de la 11<sup>e</sup> compagnie. Ses services lui valent une troisième citation, à l'ordre de l'Armée, une palme, cette fois-ci : *Venu de la cavalerie aux zouaves, officier grenadier d'une crânerie et d'un sang-froid remarquables, s'est déjà distingué en diverses circonstances, en particulier lors de la contre-attaque du 1<sup>er</sup> juillet 1916. Le 24 octobre, s'est de nouveau fait particulièrement remarquer en entraînant les grenadiers de sa compagnie, et le 25, en appuyant avec eux une reconnaissance. Ayant reçu*

*l'ordre de regagner nos lignes, n'est rentré que le dernier après s'être assuré que tous ses blessés étaient ramenés et qu'il ne laissait personne en arrière.* Cette dernière ligne de la citation est remarquable par l'esprit qu'elle manifeste. Dans ce genre littéraire, les qualificatifs sont toujours élogieux. Il s'agit ici de fait précis.

Charles Verrier est nommé lieutenant le 22 novembre 1916.

Le 4<sup>e</sup> zouaves obtient, pour ces faits d'armes, sa deuxième citation à l'ordre de l'Armée : *Chargé d'enlever deux positions ennemies successivement sur un front de 800 mètres et une profondeur de plus d'un kilomètre, habilement dirigé par son chef, le lieutenant-colonel Richaud, a accompli sa mission en moins de quatre heures, avec sa froide bravoure habituelle, faisant plus de 1 500 prisonniers dont 45 officiers, capturant 10 mitrailleuses.*

## **Bezonneaux, Louvemont les Chambrettes, du 12 au 19 décembre 1916**

Le 12 décembre, le régiment est à nouveau à pied-d'œuvre à Verdun. Une pluie froide tombe régulièrement. Dans la nuit, tous sont dans la boue. Il s'agissait d'enlever à l'ennemi les observatoires qu'il tenait encore sur la cote du Poivre, la cote 342, la croupe d'Hardaumont, ainsi que de dégager les abords du Fort de Douaumont, d'achever l'œuvre commencée par les Allemands qui avaient sacrifié, en dix mois, près d'un million de ses meilleurs soldats. La 38<sup>e</sup> division reçut mission de s'établir sur le chemin de Vacherauville à Louvemont, prolongé jusqu'à Bezonneaux par les cotes 353 et 359.

Les objectifs sont le nord de la route de Louvemont et de la ferme des Chambrettes. Ce n'est qu'à l'aube du 15 que l'artillerie française termine une préparation d'artillerie déjà très forte et très méthodique. L'ennemi, derrière ses réseaux de barbelés, s'inquiète et pense à la boue qui engluera les assaillants jusqu'à mi-jambe. À 10 h, attaque. Des réseaux de barbelés sont franchis et de nombreux prisonniers, dont des officiers, sont envoyés vers le sud. Le ravin de Helly est perforé. Le 3<sup>e</sup> bataillon est chargé de vider les abris où sont capturées les réserves allemandes. La résistance est rare. Les appareils Schild, dont les Allemands nous ont révélé le cruel emploi, jettent des flammes et réduisent les poches de résistance. L'ennemi est impressionné par l'allant des zouaves. *Quels beaux soldats!* s'exclame un officier.

Une batterie de 77, défendue par ses servants, est attaquée à la grenade. Les arrières du front allemand sont atteints dans la boue. Le sol est maculé d'indications boches : tranchées Faust, tranchée Méphisto. Pauvre Goethe ! Il communique à la défaite.

11 h 15, Louvemont est atteint. Il faut atteindre le 2<sup>e</sup> objectif. La ferme des Chambrettes est atteinte. Mais le front des deux bataillons est désormais de 600 mètres

contre 300 au départ de l'action. La liaison des deux bataillons se fait aux Chambrettes. Les 13<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> compagnies comptent l'une sur l'autre pour l'occuper. Vers 16 h 30, l'ennemi fait pression sur la ferme et l'occupent le 16 au matin ; ils deviennent agressifs.

Les Zouaves sont englués jusqu'au casque d'une boue gluante et froide, ils sont dans l'eau jusqu'au genou.. Les pieds gèlent. Grelottants de fièvre, ils attendent, chacun à son poste. Les liaisons sont de plus en plus difficiles. Quelques-uns meurent en glissant dans des entonnoirs remplis d'eau et de boue, où ils se noient sans pouvoir réagir.

L'attaque allemande se déclenche vers 15 heures. Un tir violent de mitrailleuses cause des pertes sensibles. Il faudrait une opération d'artillerie qui, comme souvent, ne vient pas.

Le 18 à midi, la contre-attaque est reprise avec le soutien du 3<sup>e</sup> bataillon. Les hommes s'appuient pour marcher sur leurs fusils boueux. En avant les béquillards ! À 16 h 30 le capitaine Goujat établit son PC dans la ferme. La nuit suivante est terrible : il gèle. Les hommes sont transformés en glaçons. Il faut en évacuer sur brancards un plus grand nombre que d'habitude... Le 19 décembre, le régiment est relevé. Il revient à Verdun, ayant perdu 75 % de son effectif.

Une citation à l'ordre de l'Armée, la troisième, viendra, cependant, à son heure confirmer les éloges du lieutenant-colonel et rappeler que les 4<sup>e</sup> zouaves : *Dans les journées des 15, 16 et 17 décembre 1916, sous les ordres du lieutenant-colonel Richaud, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui étaient assignés.*

*S'est maintenu sur un terrain conquis dans une position très en flèche qu'il importait cependant de conserver malgré les pertes et malgré les rigueurs de la température, rendant très pénible le stationnement dans un terrain boueux et glacé.*

*A fait au cours de cette opération, 1 300 prisonniers dont 25 officiers, pris 10 mitrailleuses, 17 canons et un matériel important.*

Le 6 janvier, cité à l'ordre de la Brigade n° 41, *Lieutenant Verrier Ch. 11<sup>e</sup> Cie : Officier superbe et courageux, le 17 décembre 1916, parti en renfort avec son peloton est arrivé en 1<sup>re</sup> ligne (Chambrette) avec le minimum de pertes, encourageant ses hommes par son sang-froid et son entrain, malgré un violent tir de barrage de canons de gros calibre et les feux violents de mitrailleuses.*

Charles Verrier reçoit une nouvelle citation à l'ordre de la Brigade n° 61, du 14 janvier 1917 : *Chargé de se porter avec son peloton en renfort d'une compagnie d'attaque, a rempli sa mission avec un courage qui a fait l'admiration de ses hommes, les entraînant à travers une zone de barrage ennemie violemment battue par l'artillerie ennemie et des mitrailleuses.*

Charles Verrier a toujours eu le courage de ses opinions. L'anecdote suivante n'est pas localisée. Le commandant lui donne l'ordre d'attaquer à un endroit bien déterminé. Il refuse d'exécuter cet ordre.

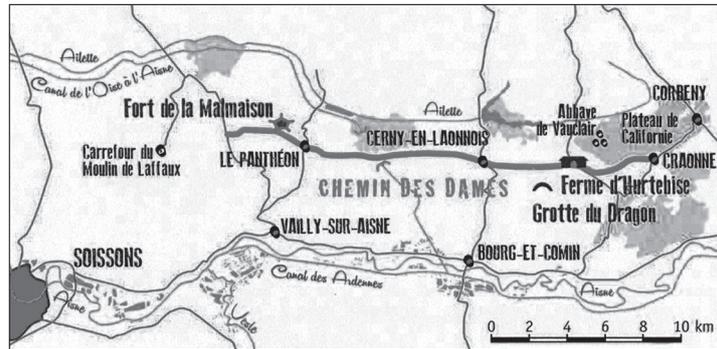


Fig. 6 : Carte : le Chemin des Dames et le fort de la Malmaison.

– Mon commandant, nous n'attaquerons pas à cet endroit car nous nous heurterions à des réseaux de fils de fer barbelés bien protégés par les feux ennemis.

– Il n'y a pas de barbelés à cet endroit. Les patrouilles m'ont rendu compte et c'est d'après leur rapport que j'ai établi mon plan d'attaque.

– Excusez-moi, mon commandant, mais je suis certain qu'il y a des barbelés et je n'y emmènerai pas mes hommes. Mais, si vous voulez, nous pouvons y aller tous les deux...

Le commandant vient sur place. Il doit se rendre à l'évidence, il y a bien un réseau de barbelés. Beau joueur, le commandant ne retient pas l'insolence de son subordonné : Verrier, mon vieux, si tous les chefs agissaient ainsi, il y aurait moins de croix de bois...

## 1917 – Le Chemin des Dames – Ferme d'Hurtebise

Le 19 avril, à 7 heures, la Ferme d'Hurtebise est prise par le 3<sup>e</sup> bataillon. Première ligne avec une vue excellente sur le ravin de Vauclair (fig. 6 et 7). À la tombée du jour, les positions sont tenues sans trop de difficultés. Le 4<sup>e</sup> bataillon est moins bien partagé. Après un combat assez vif, à la grenade, la tranchée Düsseldorf est prise à l'ennemi, qui déclenche peu après un tir de barrage et une contre-attaque d'infanterie vers le monument. Combats, attaques et contre-attaques, où le monument, complètement ruiné, passe plusieurs fois de mains en mains.

Le 21, à 18 h 30, l'ennemi attaque Hurtebise avec, pour protéger sa marche en avant, des grenades incendiaires et suffocantes. Malgré cela, l'attaque est repoussée.

Une note du commandant de Clermont-Tonnerre au lieutenant Verrier, commandant la 10<sup>e</sup> Compagnie, du 22 avril : *Je connais votre situation et sais tout le mal que vous vous donnez pour y faire face. Je ne puis faire davantage mais pour vous aider dans la mesure du possible, je fais travailler une demi-section de la 9<sup>e</sup> dans le boyau Prun à proximité de vous. De là, elle vous prêterait main forte à la moindre alerte.*

*vous prêterait main-forte à la moindre alerte. Signé le Chef d'escadrons de Clermont-Tonnerre (fig. 8).*

Une autre note, sans date, écrite au crayon, du même : *Note pour la 10<sup>e</sup>. J'approuve complètement vos dispositions, il n'y a pas de règle qui ne souffre d'exception. Je n'avais fait que donner des directives laissant à votre initiative le soin de les interpréter. Ménagez-vous et faites travailler vos chefs de section.*



Fig. 7 : Ferme d'Hurtebise.

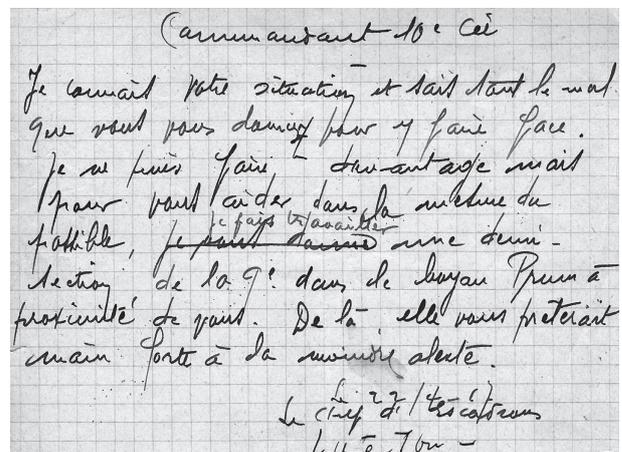


Fig. 8 : Note du commandant de Clermont-Tonnerre au commandant de la 10<sup>e</sup> compagnie.

*J'ai besoin de vous pour assurer le comdt. de votre Cie. en ce moment difficile et ce sentiment s'ajoute à l'affection que j'ai pour vous. Signé L. de Clermont-Tonnerre.*

Dans la nuit du 22 au 23, le bataillon de Clermont-Tonnerre est relevé, remplacé par un bataillon du 4<sup>e</sup> mixte. Mais le 25, les Allemands attaquent et réussissent à s'infiltrer dans nos lignes. À 11 h, la ferme de Hurtebise est reprise par eux. À 12 h 10, ils occupent notre première ligne depuis le Boyau Prun jusqu'à la partie est de la ferme. À droite la liaison est assurée

Cependant, après de violents combats au cours desquels se signalent les 17<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> (La C<sup>ie</sup> Verrier a, en arrivant, un effectif de 30 hommes) et 11<sup>e</sup> compagnies, la ferme est reprise. Il importe de tenir la ferme d'Hurtebise à tout prix. Le Gal. commandant la GAR, félicite le bataillon de Clermont-Tonnerre de l'avoir reprise. Le 25, à la nuit, le 3<sup>e</sup> bataillon est relevé par un bataillon du 116<sup>e</sup> RI. La Garde Impériale, profitant de son départ, se rue à l'assaut. Hurtebise et son monument sont pris. En quelques instants, huit jours de labeur sont anéantis.

*– Puisque nos successeurs n'ont pas su conserver ce coin qui est à nous, eh! bien, on va remettre ça! – La Garde Impériale est là? – Peuh! On n'est pas la Garde Impériale, nous; on va montrer aux Fritz ce qu'on vaut!*

Les Zouaves du 4<sup>e</sup> montrent si bien aux Fritz ce qu'ils valent que l'un d'eux ne peut s'empêcher, après avoir été pris, de demander : *Vous? Garde aussi?* La qualité des zouaves est telle que les Allemands du *Erstes Garde-Regiment zu Fuß* pensent qu'ils ont reçu un entraînement aussi sélectif que celui auquel ils ont été soumis. Un des soldats de la Garde dit à son vainqueur : *Nous, 1<sup>er</sup> Régiment de la Garde, nous élite allemande, vous meilleurs!*

La 9<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> fait 15 prisonniers du 1<sup>er</sup> régiment de la Garde Impériale.

## Première blessure

Tandis que le combat se développe ainsi sur la gauche, la 10<sup>e</sup> compagnie a reçu l'ordre de se mettre à la disposition du commandant du quartier en vue d'une contre-attaque. Le lieutenant Verrier, commandant la compagnie, commotionné par un tir venant de l'arrière, venant d'être évacué, le lieutenant Delaplace qui lui a succédé est blessé en se portant en ligne, c'est alors au lieutenant Planet que revient le commandement de la compagnie. Elle franchit avec succès un barrage des plus violents et reçoit à son arrivée l'ordre du commandant Planney de repousser l'ennemi qui avance dans le Boyau Prun. Elle engage immédiatement le combat à la grenade, appuyée par les feux de flanquement de deux sections de mitrailleuses sous les ordres du capitaine Bourdillat. Un combat très dur continue jusqu'au soir, l'ennemi se battant jusqu'à la lisière des bois où

il s'est retranché. C'est à ce moment que Charles Verrier est blessé par un tir de l'artillerie française trop court. L'officier qui est venu présenter des excuses a été, paraît-il, assez fraîchement reçu. Les fantassins ont toujours l'impression que les artilleurs sont mieux protégés et moins exposés et cela ne les incite pas à l'indulgence pour leurs erreurs.

Le 4<sup>e</sup> zouaves est relevé, dans la nuit, par des compagnies du 115<sup>e</sup> et du 123<sup>e</sup> RI.

Quant à la citation, elle a une histoire. Blessé, Charles Verrier est évacué. Il est soigné à l'hôpital Richelieu à Luçon où il reçoit une lettre du commandant de Clermont-Tonnerre, le 12 mai 17 : *Mon cher Verrier, Merci de votre lettre. J'espère que vous allez mieux. Je savais bien que vous étiez plus touché que vous le pensiez et c'est pourquoi j'ai donné l'ordre qu'on vous évacue. Soignez-vous bien, et n'enragez pas... Vous êtes proposé pour la Croix, dans des conditions telles que cela doit réussir. Dites à Farret et à Audema que je les remercie de leurs lettres et que je leur écrirai demain. Ils sont bien entendu proposés pour des citations qui ne sont pas encore sorties.*

*Nous sommes encore peu fixés sur notre sort. En attendant, nous jouissons bien de ce pays ravissant, qu'une semaine de soleil a éveillé subitement.*

*Le cap. Legalle assure le commandement de votre compagnie, mais le colonel m'a promis que vous la reprendriez à votre retour.*

*Je vous embrasse. L. de Clermont-Tonnerre*

Charles Verrier a donc été hospitalisé pour contusions multiples par éclatement d'obus à Hurtebise, le 19 avril 1917. Commotion auriculaire légère.

Au mois d'août, le commandant Giraud, ancien capitaine du régiment, grièvement blessé à Villers-le-Sec, prisonnier évadé d'Allemagne, prend le commandement du 3<sup>e</sup> bataillon, en remplacement du commandant de Clermont-Tonnerre, passé adjoint du Chef de Corps. C'est lui qui a transcrit, le 10 août 1917, une proposition en date du 27 avril.

*Proposition pour la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur en faveur du Lieutenant Verrier, commandant la 10<sup>e</sup> Compagnie.*

*Passé sur sa demande de l'arme de la cavalerie au 4<sup>e</sup> Zouaves, n'a cessé de montrer en toutes circonstances une bravoure et un entrain vraiment exceptionnels.*

*Le 16 avril 1917 et les jours suivants, malgré un tir d'artillerie des plus violents et une activité d'Infanterie incessante a brillamment assuré contre un corps d'élite allemand qu'il n'a cessé de harceler la défense de la tranchée dont il avait la garde.*

*Renversé et gravement contusionné par l'éclatement d'un obus de gros calibre alors qu'en avant de ses lignes, il dirigeait le nettoyage d'abris utilisés par l'ennemi, est demeuré à son poste d'honneur jusqu'à relève de son unité et ne s'est ensuite laissé évacuer que sur l'ordre de ses chefs. A donné ainsi à ses zouaves après avoir fait leur admiration sur le champ de bataille le*

*plus bel exemple de mépris de la souffrance, du don complet de soi-même et de sereine abnégation.*

*Proposition en date du 27 avril 1917.*

*Le 10 août 1917, le chef de Bataillon Giraud, commandant le 3<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> Régiment de marche de Zouaves. Signé : H. Giraud.*

Mais c'est un autre qui a eu la Croix... sans doute un proche de l'État-major du colonel. Charles Verrier devra se contenter d'une citation à l'ordre du Corps d'Armée : *Officier particulièrement brillant. A opéré dans la nuit du 17 au 18 avril 1917, avec son unité, une relève en plein combat et a porté, à la pointe du jour, ses fractions à 200 mètres en avant occupant ainsi des points d'appui importants qui lui ont permis de briser toutes les attaques violentes d'un corps d'élite allemand qui voulait reprendre les positions perdues. Fortement contusionné par un obus, n'a consenti à se faire évacuer qu'après la relève et sur l'ordre de ses chefs.*

De passage à Paris, à la mi-août, il rencontre le colonel Richaud qui l'interpelle : *Verrier, quand vous reverrons-nous au Régiment ? – Tant que le colonel Richaud commandera le 4<sup>e</sup> Zouaves on y reverra jamais le lieutenant Verrier !*

Le 20 août 1917, le régiment obtenait sa quatrième citation à l'ordre de l'Armée et la fourragère jaune de la Médaille militaire.

Pour ce mois d'avril 1917, pour le 4<sup>e</sup> zouaves, le bilan était lourd : 3 tués, 17 blessés, pour les officiers ; sous-officiers et hommes de troupe : 134 tués, 545 blessés et 54 disparus (tués ou prisonniers), soit 753 officiers et zouaves hors de combat.

## Permission à Fréteval

Une permission de convalescence est suivie par un temps au camp de Rosny-sous-Bois. Mon père dirige alors des travaux au camp de Vaujour qui lui valent des félicitations.

## La Malmaison

Charles Verrier rejoint sa compagnie. Le 7 septembre 1917, au soir, le 4<sup>e</sup> zouaves monte en ligne devant la ferme des Bovettes et le Panthéon, face au fort de la Malmaison, afin de reconnaître son futur terrain d'attaque. Relevé au bout de dix jours (voir la carte du Chemin des Dames).

Au Grand Rezoy où il est envoyé, le terrain du fort y est aménagé avec de fausses tranchées imitant les tranchées allemandes. Les exercices d'attaque commencent aussitôt.

Le 19 octobre au soir, le régiment monte en ligne et occupe les places d'armes qui lui ont été attribuées.

Les 20 et 21 octobre se passent sans incident. L'artillerie allemande tire peu. En revanche l'artillerie

française transforme le fort qui fume comme un volcan. Les tranchées ennemies sont retournées et broyées. Cinq soldats allemands du 3<sup>e</sup> grenadiers de la Garde, incapables de retrouver leur tranchée nivelée, se font prendre par un petit poste de la 9<sup>e</sup> compagnie.

L'attaque se produit dans la nuit du 22 au 23, à 24 h. À 2 h 30, le 3<sup>e</sup> bataillon est placé en entier. Le 4<sup>e</sup> n'est pas encore en place quand les Allemands, ayant eu vent de quelque chose, commencent un très violent bombardement des positions de départ. Le 3<sup>e</sup> bataillon est assez bien abrité, le 4<sup>e</sup> surpris avant d'avoir atteint les abris de la tranchée Narcisse souffre beaucoup plus. Pour donner le change, l'attaque est fixée en pleine nuit, à 5 h 15. Tout le 3<sup>e</sup> bataillon s'élance avec beaucoup d'allant. Dans la nuit, les trous d'obus, la fumée et la canonnade, l'ordre ne peut être maintenu et rapidement les trois compagnies sont en partie mélangées. La marche doit être continuée à la boussole. Les tranchées du Casse-Tête et de Leibnitz sont trouvées vides et complètement nivelées, les abris défoncés, les réseaux de fil de fer inexistantes. Le fort qui avait disparu dans un pli de terrain réapparaît tel un brasier. Le jour se lève, les sections se reconnaissent. L'ordre de marche est à peu près rétabli pour aborder la tranchée de la Carabine. Une mitrailleuse allemande est réduite au silence par un fusil-mitrailleur de la 11<sup>e</sup> compagnie. À 6 heures, une fusée-drapeau annonce que le fort est pris. Le 3<sup>e</sup> bataillon s'y installe. L'attaque reprend à 9 h 15. Rien n'y est modifié, en dépit de l'arrêt de la division de chasseurs qui découvre le flanc droit du régiment. Un feu meurtrier de mitrailleuses est déclenché par les Allemands restés dans le bois de Veau et d'Entre-Deux-Monts, sur le flanc droit des Zouaves qu'il n'arrête pas. Cependant une solution devient urgente. Le 4<sup>e</sup> bataillon, grâce à l'initiative de son commandant, oblique sur la gauche et se met à l'abri derrière un repli de terrain. Il continue sa progression et devance un bataillon de grenadiers de la Garde qui s'apprêtait à contre-attaquer. La machine bien préparée a fonctionné sans à-coup au-delà du fort sur plus de trois kilomètres de terrain. Les Zouaves ont continué à avancer. Ils ont réussi à faire 600 prisonniers de cinq régiments différents, à prendre des mitrailleuses, 17 canons.

Une cinquième citation récompense leur audace et confirme ce qu'écrivait le *Journal de marche du régiment*. C'est une nouvelle étape vers la Fourragère Rouge, celle de la Légion d'Honneur. En voici le texte : *Régiment d'élite, déjà cité quatre fois à l'ordre de l'Armée, dont l'élan merveilleux, la vigueur et le moral superbes, dignes du chef qui le commande, a dominé une fois encore la Garde Prussienne déjà battue à Hurtebise. Le 25 octobre 1917, sous les ordres du Lieutenant-colonel Besson, ayant mission d'enlever plusieurs lignes puissamment organisées sur une profondeur de 2 kilomètres 800, a, malgré un tir violent de contre-préparation, surgi de ses parallèles de départ et, d'un seul élan, s'est emparé du Fort de la Malmaison et de tous ses objectifs, en dépit des tirs de barrage et de mitrailleuses, les a dépassés le*

*lendemain, faisant dans les journées des 23, 24 et 25 octobre, 600 prisonniers, prenant de nombreuses mitrailleuses et 17 canons.*

## Fiançailles

À Fréteval, fiançailles avec Anne-Marie Genevée, le 11 mars 1918.

## Orvillers-Sorel, Conchy-les-Pots. 27 mars-1<sup>er</sup> avril 1918

La situation est alarmante quand on reçoit l'ordre de quitter les cantonnements des bords de la Marne, mais les Zouaves l'ignorent. On savait que les Allemands passaient à l'offensive du côté de Reims, mais il pouvait paraître normal que le régiment soit appelé en réserve... Le 26 mars 1918, il se met en route en camion pour arriver à Cuvilly, le 27, à 14 h. La traversée de Compiègne est édifiante. La ville évacuée est sinistre... Voici quelques notes de Charles Verrier : *Le Régiment part pour cantonner à Orvillers. Le 5<sup>e</sup> Bataillon part dans l'ordre suivant : 19<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, M5 ; deux cents mètres d'Orvillers, nous rencontrons le colonel Besson, commandant le Régiment qui donne au capitaine Lassouquère l'ordre de s'arrêter et d'attendre les ordres. Le Bataillon doit monter en renfort de la 16<sup>e</sup> DI pour contre-attaquer, une attaque boche étant en perspective. À 16 h. le Bataillon reçoit l'ordre d'aller prendre position, cote 87, lisière sud du bois. Arrivés à l'endroit, quelques hommes sont blessés.*

À 20 h des fantassins se replient en désordre. Nous les ramenons revolver au poing et baïonnettes au canon. Je reçois à cet instant l'ordre d'aller occuper le carrefour des routes au sud du village de Conchy-les-Pots et de chercher la liaison à droite et de prendre contact avec l'ennemi. J'installe la Section Perschais à cheval sur la route Conchy-Orvillers. La section Thécourt est chargée de rechercher la liaison à droite et de prendre contact avec l'ennemi. La nuit est très noire, la pluie commence à tomber. Mon deuxième peloton est en réserve.

À 24 h le lieutenant Thécourt me rend compte qu'il ne peut assurer la liaison à notre droite, il n'a rencontré ni ami ni ennemi ; la situation est très critique : je demande à m'installer immédiatement dans le village de Conchy avant que l'ennemi n'y pénètre. L'agent de liaison étant tué, l'ordre ne revient que trop tard.

Le 28, à 2 h, l'ordre de m'installer dans le village de Conchy arrive, mais il est déjà trop tard, je reçois des coups de fusil et suis obligé de me retirer sur mes positions, le contact avec l'ennemi est pris, il ne nous reste plus qu'à nous tenir sur nos gardes.

À 4 h, mon ami Gougeat remplit les fonctions de capitaine adjudant-major auprès du capitaine Lassouquère, vient me trouver et me porter l'ordre de

*m'emparer de Conchy-les-Pots, en me disant que le colonel est au PC du Bataillon et qu'il a dit qu'il fallait s'emparer de Conchy coûte que coûte. Calme, avec mon flegme habituel, je lui réponds : « Tu peux rester là et tu rendras compte au colonel dans vingt minutes, le village sera à moi ou je serai tué. Je sais ce qui existe dedans, ce ne sont que des mitrailleuses.*

*Je donne mes ordres au lieutenant Thécourt qui doit partir en tête et qui me dit : « Mon vieux, j'en fais mon affaire ! » À 5 h moins vingt, le village était en ma possession, j'avais fait plusieurs prisonniers et pris huit mitrailleuses...*

À 9 h 30, une attaque ennemie se déclenche. Malgré notre bonne volonté nous sommes obligés de nous retirer de Conchy devant un ennemi vingt fois supérieur en nombre (trois divisions attaquent devant le front de mon Régiment). Je perds 58 hommes tant tués que blessés, malheureusement quelques blessés restent entre les mains de l'ennemi. Nous tenons néanmoins les positions occupées la veille malgré le choc violent de l'ennemi.

À midi, le Bataillon reçoit l'ordre d'attaquer la ligne formée par la route de Conchy à Boulogne. La grosse chose très ardue est de s'emparer des deux localités. Le Bataillon part à l'attaque dans la formation suivante : la 17<sup>e</sup> à gauche, devant Boulogne, la 18<sup>e</sup> à droite, devant Conchy, la 19<sup>e</sup> ayant déjà pas mal de pertes en soutien. Nous nous emparons des deux localités mais les compagnies de première ligne ont eu pas mal de pertes, je reçois l'ordre de mettre une section à la disposition du capitaine Jeanne, Cdt la 17<sup>e</sup>. La section Ollivier part en renfort et perd pas mal de monde en rejoignant son poste, la section Perschais passe en première ligne pour appuyer la 18<sup>e</sup> Cie. Et assurer la liaison avec la 17<sup>e</sup> Cie. À gauche, nous restons sur ces positions jusqu'à 18 h, heure à laquelle nous nous replions sur nos anciennes positions. Nous avons fait des prisonniers et pris d'autres mitrailleuses.

La nuit est assez calme. Quelques patrouilles ennemies sont dispersées par nos tirs de mitrailleuse.

Le 29, à 8 h, le même ordre d'attaquer que la veille nous touche. Le Bataillon prend sa même formation et nous combattons toute la journée. À 18 h, avec un renfort envoyé en première ligne, je me trouve avec le reste de toute mon unité entre la 17<sup>e</sup> et la 18<sup>e</sup>, sans réserve derrière nous. À minuit, nous recevons l'ordre de nous installer un peu en arrière, dans le chemin creux, la 19<sup>e</sup> se trouvant devant le moulin, au centre. La nuit est très calme.

Le 30, à 7 h, tir de destruction ennemi, une attaque est en perspective. Tout le monde est à son poste, prêt à recevoir l'ennemi. Celui-ci sort de ses tranchées, il est exactement 7 h 30, telles des fourmis, ils avancent vers nous en rangs assez serrés, nos poilus font de la bel ouvrage... Mais débordée à notre droite, la 18<sup>e</sup> Cie est obligée de se retirer. La position est extrêmement critique pour ma compagnie, quand une balle traversant la manche de ma capote je m'aperçois que je suis pris de flanc des deux côtés, les Boches ont avancé jusque vers la 17<sup>e</sup> Cie. Heureusement le moulin va pouvoir

protéger ma retraite, je fais un signe de mon bâton et donne le coup de sifflet. Nous réussissons à nous frayer un chemin, baïonnette au canon et revolver au poing, mais hélas, combien de ces héros qui groupés autour de moi sont tombés en disant : « N'ayez aucune crainte, mon Lieutenant, ils ne nous auront que morts ! », Braves compagnons qui sont tombés en me défendant et qui resteront ignorés du monde... (Mes braves poilus, je vous admire et c'est du fond du cœur que je vous adresse un dernier adieu). Nous nous arrêtons enfin devant le village d'Orvillers, mais combien peu nombreux se retrouvent les Zouaves... Néanmoins, avec le Génie et le 8<sup>e</sup> Tirailleurs, nous arrivons à contenir l'ennemi. La retraite est terminée. Nous organisons le village et regroupons les rescapés de chaque compagnie. Quel serrement de cœur, ô mon Dieu, 18 poilus forment ma compagnie, à peine une demi-section... Le reste de la journée est assez calme. La nuit du 30 au 31 se passe sans incident.

Le 31, à 9 h, nous recevons l'ordre de contre-attaquer. Quelques tirailleurs, fantassins et les rescapés de la 19<sup>e</sup> forment ma compagnie. Nous pensons tous que, cette fois-ci, nous allons à une mort certaine, il n'en est rien. L'attaque se déclenche, nous progressons ayant des pertes très minimes, nous arrivons enfin à l'ancien PC du colonel, dernier objectif assigné, je n'ai perdu que 8 hommes...

Mais nous avons fait du bon travail, les corps des boches jonchent le sol et c'est par centaines que l'on peut compter le nombre de mitrailleuses qui restent entre nos mains.

Je suis proposé pour la Croix que l'on me remettra dans quelques jours. Nous organisons la position et la 19<sup>e</sup> est chargée de faire une patrouille dans le bois de l'Épinette, mais on ne marche que sur des cadavres et nous rapportons encore des mitrailleuses.

Le 1<sup>er</sup> avril, la journée est plus calme. Le lendemain, les hommes sont heureux d'apprendre que la relève aurait lieu le soir. Enfin, 23 h la relève arrive. Nous quittons les positions vers 24 h 20 et notre étape à travers les obus se fait sans incident, nous n'avons aucune perte...

Au cours de ces terribles journées, le capitaine Lassouquère, commandant le 5<sup>e</sup> bataillon est tué, frappé au cœur lorsqu'il dirige ses hommes. Le lendemain, le 30 mars, c'est le commandant de Clermont-Tonnerre qui meurt au cours de la terrible retraite. Le 2 avril, le régiment cantonne à Hemevillers. Il vient alors de gagner sa 6<sup>e</sup> citation à l'ordre de l'Armée et la fourragère rouge qui lui sera remise bientôt avec le motif suivant : *Sous les ordres du Lieutenant-colonel Besson, le 4<sup>e</sup> régiment de Zouaves a combattu sans répit du 27 au 31 mars 1918 contre des forces ennemies très supérieures en nombre et constamment renouvelées. Au cours de sa résistance acharnée, a mené, malgré la fatigue, trois attaques successives, affirmant son ardeur, sa ténacité et sa ferme volonté de vaincre. A infligé à l'ennemi des pertes extrêmement graves et lui a enlevé 40 mitrailleuses (fig. 9).*



Fig. 9 : Conchy-les-Pots.

Charles Verrier est décoré de la Légion d'Honneur dans une prairie de Conchy-les-Pots par le général de Maud'huy. Les termes de la citation sont les suivants : *Excellent officier qui a su faire de sa Compagnie une unité manœuvrière de premier ordre. Pendant de durs combats, a fait preuve en toutes circonstances, et principalement dans les moments les plus critiques, d'un esprit de décision remarquable. A enlevé, de haute lutte, une position puissamment organisée, faisant 27 prisonniers et capturant 8 mitrailleuses. Une blessure. 5 citations.*

## Mariage à Fréteval

Après un temps d'attente au Mont de Choisy, près de Noyon, Charles Verrier obtient une permission pour son mariage, le 9 juillet 1918, à Fréteval. Il arrive le 8 et repart le 12. Il est à son poste dès le 14 (fig. 10).



Fig. 10 : Mariage, 9 juillet 1918.

## Blessure le 17 juillet. Bataille de Longpont

Le 17 juillet au soir, le régiment va prendre ses emplacements en lisière de la forêt, au N.E. de Longpont, entre le carrefour des Cordeliers et celui de la Grosse Pierre. Il va se trouver encadré par le 1<sup>er</sup> zouaves, à droite, à gauche par le RICM. Ses objectifs sont tout d'abord la Savière, puis il doit marcher dans la direction de Coutremain et de Grand-Rosoy.

Le ciel est bas, noir, chargé d'électricité et d'eau. À peine en place, un orage formidable éclate suivi d'une pluie torrentielle. Le bruit de la foudre, les ténèbres ont couvert les mouvements et les éclats de voix. L'ennemi continue à ne se douter de rien. L'attaque est fixée à 4 h 35. L'artillerie ne doit déclencher son tir qu'au départ de l'infanterie. Donc, au petit jour, Charles Verrier monte à l'assaut à la tête de sa compagnie. Au début, tout se passe très bien. L'ennemi est pris dans son sommeil. À part les hommes de guet, tous dorment dans les abris ou, tranquilles, vaquent à leurs corvées habituelles. Des cuisiniers portent en ligne des gamelles de café. Nous sommes sur l'ennemi avant qu'il ne puisse réagir. La ferme de la Grange est prise presque sans résistance. Mais, tandis que nous avançons dans la boue, sous un violent tir de barrage d'artillerie, Charles Verrier ressent comme un coup de bâton et il sent dans sa botte une humidité inhabituelle. Il y met sa main et constate qu'elle est rouge de sang. C'est à ce moment qu'il tombe, blessé par un éclat d'obus qui a atteint la cuisse gauche. Une blessure de plus de vingt

centimètres. Son ordonnance veille à ce qu'il soit évacué. Les brancardiers sont tués par un obus qui éclate sous la civière qui est projetée à quelques mètres. L'ordonnance avise un officier qui montait en ligne et lui demande un de ses hommes pour évacuer son lieutenant qui respire encore. Il est alors transporté à Senlis; le chirurgien lui annonce qu'il va lui couper la jambe. Il refuse farouchement cette amputation : *Si vous n'êtes pas capable de m'opérer, évacuez-moi!*

Il est évacué à Saint-Étienne où sa jeune épouse le rejoint. Elle assistera au pansement de son mari. La blessure est impressionnante. L'artère fémorale est isolée, tendue comme une corde à piano... Elle a été protégée par la bélière du sabre qui a été conservée. Celle-ci est entaillée par l'éclat d'obus, elle a sauvé ainsi la vie de Charles Verrier. Remarquablement soigné, il part en convalescence. 29 août 1918... Au bout de six semaines, seulement.

Le 6 août, il apprend qu'il est nommé au grade de capitaine (TT).

À son retour dans son régiment, on peut reconnaître son écriture et sa signature sur le *Journal de marche du 5<sup>e</sup> bataillon*. Il y a recopié le récit de la bataille qu'il a commencée et au cours de laquelle il a été blessé...

Survient le 11 novembre. Le clairon annonce la fin de l'hécatombe...

Le 4<sup>e</sup> zouaves entre à Strasbourg, le 26 novembre 1918. Charles Verrier, capitaine adjudant-major est aux côtés du colonel.

Prise d'armes et remise de décorations par le général Gouraud, le 6 décembre (fig. 11).



Fig. 11 : Entrée à Strasbourg, 25 novembre 1918.

Puis, c'est l'occupation, dans le Duché de Bade. Sa jeune épouse vient le rejoindre. Une sorte particulière de voyage de noces. La détente après la bataille...

## Les défilés de la Victoire

Une note de service du 4<sup>e</sup> zouaves indique que le capitaine Charles Verrier commande la compagnie d'honneur du régiment pour les cérémonies du 14 juillet 1919. Le passage sous l'Arc de triomphe est une récompense pour les survivants. À Londres, le 19 juillet 1919, c'est une demi-compagnie d'honneur du 4<sup>e</sup> zouaves que commande Charles Verrier, l'un des dix capitaines représentant l'Armée française.

## Bizerte et retour à la vie civile

Enfin c'est le retour à Bizerte où est cantonné le 4<sup>e</sup> zouaves. Charles Verrier demande un congé sans solde, en 1921, cesse d'être officier d'active en 1924; il est rayé des cadres en 1935 et officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

## 1944

En 1944, Charles Verrier qui a été nommé commandant en mai 1940, s'engage comme 2<sup>e</sup> classe dans l'ORA (Organisation de la Résistance de l'Armée), le 2 avril 1943, puis on lui confie le commandement militaire de l'arrondissement de Vendôme. Il seconde le colonel Valin de La Vaissière pour la formation du 4<sup>e</sup> régiment de l'infanterie de l'air, 4<sup>e</sup> RIA. Le commandant Judes commande le 1<sup>er</sup> bataillon à Blois et Charles Verrier, le 2<sup>e</sup> bataillon à Vendôme (fig. 12).

Le 29 octobre 1944, présentation du bataillon à la ville de Vendôme avant son départ pour le front de Lorient.

Sachant déjà que Gustave Schneider ne partira pas, il lui confie le fanion du bataillon.

Le 19 décembre, venu sans ordre de mission à Auray où le bataillon est au repos à la caserne du Guesclin, Schneider est convoqué par le colonel de la Vaissière dans le bureau du commandant Verrier. Après avoir assassiné son colonel et blessé mortellement son commandant, il se donne la mort.

Le 21 décembre 1944 a lieu une cérémonie à Auray. Les trois cercueils du colonel Henri de la Vaissière, du commandant Charles Verrier, du capitaine Michel Malcor sont tragiquement alignés, côte à côte. L'office est présidé par l'aumônier, Marcel Jégo.

Dans l'après-midi, Anne-Marie Verrier rentre à Vendôme, précédant le cercueil de son mari.



Fig. 12 : Le colonel de la Vaissière et le commandant Verrier, à Vendôme, en août 1944.

Je raconte : *Elle nous rassembla, mon frère Daniel et moi, dans le salon.*

*Elle nous a dit alors : Mes enfants, j'ai demandé à l'aumônier, le père Jégo, de célébrer la messe ce matin à trois intentions. Je ne lui ai pas demandé de prier pour le colonel ni pour votre père. Ils avaient été tous les deux à la messe de huit heures et demie, ils avaient communie côte à côte.*

*J'ai demandé à l'aumônier de prier à trois intentions : d'abord pour celui à qui nous devons d'être dans la peine aujourd'hui. Pour sa famille qui, comme nous, pleure un être cher. Et si demain, nous recevons des marques de sympathie, eux risquent d'être bien seuls. Enfin, j'ai demandé qu'on prie pour que jamais il n'y ait place dans le cœur de mes fils pour des sentiments de vengeance ou de haine*

Ces paroles sont restées présentes à ma mémoire comme vous pouvez le penser.

Cette terrible tragédie, qui a marqué très profondément le régiment, a contribué à la création d'une amicale extraordinaire. Les anciens du régiment devenu Corps Franc Valin de la Vaissière sont restés très unis, rassemblés autour des veuves de leurs officiers supérieurs, le commandant Judes étant tué en Indochine. Ce sont eux qui ont érigé les trois stèles élevées à la mémoire de leurs officiers.

Le président de l'amicale dira à l'auteur de ces lignes : *Connaissez-vous beaucoup d'officiers à qui leurs soldats ont construit un monument ?*